



**University of
Zurich**^{UZH}

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
University Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2012

Trajectoires et perspectives en scriptologie romane

Glessgen, Martin

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-72893>

Journal Article

Published Version

Originally published at:

Glessgen, Martin (2012). Trajectoires et perspectives en scriptologie romane. *Medioevo romanzo*, 36(1):5-23.

TRAJECTOIRES ET PERSPECTIVES EN SCRIPTOLOGIE ROMANE

La scriptologie nous occupe, de manière spécifique, depuis un peu plus d'une décennie, même si nous travaillons depuis vingt-cinq ans sur des textes romans anciens, en faisant appel, entre autres, à des méthodes de type scriptologique. Notre objectif, dans ces travaux, est d'exploiter le potentiel de la scriptologie pour ouvrir de nouvelles perspectives de méthodologie appliquée à cette discipline.

En revanche, nous n'avons jamais mené, jusqu'ici, une réflexion d'ordre conceptuel et théorique telle que l'a entreprise notamment Harald Völker dans son étude monographique sur *Skripta und Variation* (2003).¹ Dans le cadre présent, il nous semble toutefois indispensable de proposer d'abord une tentative de délimitation des concepts de "scripta" et de "scriptologie" (chap. 1), avant d'esquisser les choix et méthodes de la recherche concrète (chap. 2) et d'illustrer certaines perspectives méthodologiques à partir de nos propres travaux (chap. 3). En guise de conclusion, nous essayerons de donner les réponses qui en découlent par rapport aux questions soulevées par les organisateurs de la rencontre de Venise (chap. 4).

1. QUESTIONS DÉFINITOIRES: QU'EST-CE QUE LA "SCRIPTOLOGIE"? QU'EST-CE QUE LA "SCRIPTA"?

Si les termes de "scripta" et de "scriptologie" sont fréquemment utilisés dans la recherche médiéviste, leurs délimitations conceptuelles restent souvent très mal circonscrites et leurs définitions partielles. Pour éviter toute insécurité terminologique, nous souhaiterions expliciter les éléments définitoires qui nous semblent constitutifs des deux concepts, en prenant appui sur la notion plus abstraite de la scriptologie: celle-ci représente ni un objet d'observation défini ni même un véritable domaine de la recherche mais elle réunit plutôt une série d'interrogations et de méthodes. C'est donc un faisceau méthodologique dont la définition précise découle des objets et domaines d'observations impliqués; nous avons retenu comme constitutifs pour la scriptologie – et, par conséquent, pour la *scripta* – trois

1. H. VÖLKER, *Skripta und Variation. Untersuchungen zur Negation und zur Substantivflexion in altfranzösischen Urkunden der Grafschaft Luxemburg (1237-1281)*, Tübingen, Niemeyer, 2003; cf. infra n. 18.

éléments concernant les types d'objets, deux concernant les domaines de la recherche (ou d'observation) et un d'ordre méthodologique:

1.1. *Objets d'observation (i): transcriptions de manuscrits vs éditions interprétatives*

Le premier élément définitoire de la scriptologie réside dans le choix des supports textuels: il s'agit dans la mesure du possible de manuscrits définis ou, plus précisément, de leur transcription qui se veut alors la plus proche possible du manuscrit. Ce n'est pas pleinement adéquat d'approcher des éditions critiques au moyen de la scriptologie, sauf dans le cas d'une édition de type bédérien retraçant les interventions de l'éditeur.²

Même si cet élément est apparemment d'une grande simplicité, il éloigne d'emblée la scriptologie d'une très grande partie des recherches philologiques, linguistiques et littéraires. Celles-ci font en effet appel très largement, et pour des raisons évidentes, à des éditions critiques et interprétatives. Par conséquent, de loin la plus grande partie des éditions disponibles se détachent d'un manuscrit défini et ne sont donc pas facilement interprétables dans une optique de scriptologie. C'est donc un constat de poids dans la pratique concrète de la scriptologie qui est encore accentué par la nécessité d'un support informatique des textes (cf. infra 1.5.).

Quant à la *scripta*, nous pouvons retenir dans un premier temps qu'elle représente la forme langagière des manuscrits concrets; cette forme langagière a un intérêt particulier parce qu'elle nous rapproche de certains éléments de la réalité linguistique médiévale qui peuvent être altérés par des éditions critiques, même si ces dernières reflètent les résultats d'un processus philologique très contrôlé et même si elles peuvent, à leur tour, permettre un meilleur accès à d'autres éléments de la réalité linguistique médiévale. Nous spécifierons ce point plus loin (cf. infra 1.4.).

1.2. *Objets d'observation (ii): genres textuels*

Contrairement à ce que l'on peut lire parfois, la scriptologie ne doit pas *a priori* rester limitée à certains genres textuels; c'est donc là un élément

2. Yan Greub a fait remarquer dans son intervention complémentaire à la nôtre que dans certains cas, des éditions de type lachmannien sont également à considérer; l'argument nous semble valable d'autant plus qu'il est possible de s'interroger sur les caractéristiques scriptologiques d'un texte reconstitué; mais le manuscrit individuel reste l'objet par excellence de la scriptologie.

définitoire d'ordre négatif. Il est certain que les études scriptologiques sont plus sûres et plus simples sur la base de manuscrits datés et localisés et dont le contexte de genèse est établi. Cela explique l'importance particulière des textes documentaires et originaux dans la recherche scriptologique. Mais il ne s'agit là que d'une forme de prototypie. Il est parfaitement possible d'appliquer la scriptologie à des textes littéraires et à des copies, même si cela demande une plus grande attention: il faut non seulement examiner avec circonspection les sources mais prendre en considération aussi les éléments de la tradition textuelle. Nous donnerons plus loin l'exemple des chartes et des textes non-documentaires oïliques du XIII^e siècle qui peuvent tous deux être soumis à des interrogations scriptologiques, même si les questions ne se posent pas précisément de la même manière et que les résultats peuvent diverger (cf. infra 3.2.).

1.3. *Domaines d'observation (i): les dimensions diatopique et diachronique*

Le troisième élément définitoire de la scriptologie – le deuxième positif – provient des interrogations centrales: toute la tradition de recherche scriptologique met en relief la “localisation” des textes dans l'espace et leur ancrage dans le temps. Le questionnement peut prendre deux directions opposées et complémentaires: il peut s'appliquer à un texte individuel pour en identifier le lieu d'origine et donner une approximation sur son époque de rédaction; il peut également prendre appui sur des textes déjà localisés et datés et étudier la variance qui les caractérise.

La dimension diatopique est traditionnellement plus développée que la dimension diachronique et, dans ce contexte, il s'agit de la dimension d'observation première: d'abord, la scriptologie étudie la variance linguistique des textes en synchronie, selon sa distribution dans l'espace; ensuite seulement, elle projette cette variance sur l'axe du temps.

Si la scriptologie se restreint, traditionnellement, à la dimension diatopique, elle pourrait intégrer également la variance diastratique et même la variance diaphasique telle que cette dernière se manifeste dans les différents genres textuels. Cela élargirait les domaines d'observation, tout en respectant la logique initiale et la déontologie propre à la scriptologie. Celle-ci étudierait alors plus généralement la variance linguistique dans le diasystème médiéval et, plus concrètement, le degré de marquage diasystématique des textes. Ce n'est pas encore le cas dans la majorité de la recherche actuelle alors qu'une telle ouverture demanderait peu de frais en termes de réflexion méthodologique et d'outillage pratique.

1.4. *Domaines d'observation (ii): domaines de la langue concernés*

Le troisième élément de définition entraîne un quatrième: la scriptologie se résume dans les faits presque exclusivement à l'analyse des formes grapho-phonétiques et des marques morphologiques (flexion, mots fonctionnels); elle n'étudie ni l'état lexical ni la syntaxe ni même encore la structure textuelle des manuscrits; c'est donc surtout une graphématique historique mais non pas une lexicologie, une grammaire ou une stylistique historiques. Elle est par là coupée des domaines les plus centraux de la linguistique et de la philologie.

Cette curieuse concentration – qui doit paraître à un observateur lointain quasiment anti-linguistique voire anti-intellectuelle – est due à la concentration sur la diatopie: si la grapho-phonétique et les formes morphologiques connaissent facilement une variance diatopique dans une langue donnée, ce n'est pas le cas pour la syntaxe ni les fonctions des marques morphologiques;³ cela vaut autant pour l'oral actuel que pour les textes anciens.⁴ Le lexique, quant à lui, connaît une variance certaine, autant dans l'oral d'aujourd'hui que dans la *scripta* médiévale⁵ mais cette variation concerne généralement toute une région et ne permet pas de quantifications significatives à l'intérieur d'un corpus d'une même zone.

Dans les chartes françaises, par exemple, un acte peut comporter deux ou trois régionalismes mais qui se retrouvent alors un peu partout dans le même corpus régional; par ailleurs, la densité de ces formes est faible. Il s'ajoute que la variation lexicale d'un texte donné est fortement tributaire de sa tradition, surtout dans le cas des copies mais également dans les documents originaux qui s'inscrivent dans une tradition textuelle fortement circonscrite. Un texte comme le traité de médecine aviaire du *Moamin*, par exemple, contient dans toutes ses versions vernaculaires du XV^e siècle des sicilianismes qui ont été introduits dans le texte latin médiéval plus de deux siècles auparavant.

Une interprétation scriptologique du lexique régional serait par conséquent possible mais beaucoup plus difficile que l'étude de la variance graphématique et ne permettrait pas de véritables quantifications (cf. infra

3. Ce constat a été mis en avant à plusieurs reprises par Robert Martin.

4. Les nombreuses études variationnistes sur l'oral d'aujourd'hui prouvent cette configuration; même dans les dialectes romans primaires, les variations syntaxiques restent bien moindres que les variations phonologiques ou lexicales.

5. Nous renvoyons ici, en guise d'illustration, au relevé systématique des régionalismes dans les comptes rendus des éditions anciennes par Gilles Roques.

1.5.); et elle ne pourrait pas être appliquée à l'échelle purement régionale mais uniquement sur l'ensemble d'un territoire linguistique.⁶

La concentration de la scriptologie sur la variance grapho-phonétique et celle des formes morphologiques est donc une conséquence purement émergente de son interrogation centrale, la variance diatopique, ainsi que de sa méthodologie quantificatrice sur laquelle nous reviendrons par la suite. Les restrictions inhérentes à cette discipline sont donc fortes mais le caractère bien ciblé de ses interrogations constitue en même temps leur efficacité.

Par ailleurs, certaines ouvertures seraient possibles: si la scriptologie intégrait de manière plus systématique les dimensions diastratique et, surtout, diaphasique, elle pourrait également être élargie aux domaines lexical et syntaxique. Il est difficile d'évaluer le rendement d'une telle perspective *a priori* mais, même si elle nous semble réaliste, elle restera, elle aussi, toujours partielle et ciblée. Étant donné l'orientation fortement synchronique des interrogations scriptologiques, celles-ci ne pourront jamais pleinement interpréter les logiques des traditions textuelles, pourtant essentielles pour la linguistique historique. Le traité déjà cité du *Moamin* existe en des versions de *scripta* bien différentes, en napolitain, toscan, italien septentrional et franco-italien;⁷ mais ces versions ne se distinguent pas fortement dans leur vocabulaire médico-biologique, qui est central pour ce texte. Une description lexicologique de l'ancienne langue à proprement parler n'est donc pas une question pertinente pour la scriptologie, exception faite des lexèmes régionalement marqués. Les quantifications resteraient également difficiles pour le lexique alors qu'elles seraient plus facilement réalisables pour la syntaxe qui varie – surtout pour la syntaxe textuelle – selon les genres textuels et donc dans la dimension diaphasique. L'analyse syntaxique pourrait donc plus facilement intégrée par la scriptologie, d'autant plus que les usages en syntaxe sont plus liés à leur temps et moins tributaires des traditions textuelles que les choix de vocabulaire.

6. Les travaux ne sont pas légion dans ce domaine; une application cohérente sur le territoire oïlique est l'étude de Y. GREUB, *Les mots régionaux dans les farces françaises. Étude lexicologique sur le Recueil Tissier (1450-1550)*, Strasbourg, SLR, 2003.

7. Cfr. notre travail *Die Falkenheilkunde des 'Moamin' im Spiegel ihrer volgarizzamenti*, 2 vol., Tübingen, Niemeyer, 1996, notamment pp. 37-41; récemment M. Giese a identifié une version du premier livre du *Moamin* provenant de toute évidence de l'Italie du Nord, cf. M. GIESE, *Der 'Moamin' und seine italienische Übersetzung unter dem Titel 'Morando falconer, De la Generatione deli Oselli de Rapina'*, in «Würzburger medizinhistorische Mitteilungen», xxx 2011, pp. 65-96, notamment p. 78 sq.

Quant à la *scripta*, ce concept implique par conséquent une vue très spécifique et partielle sur l'objet d'observation en question: la *scripta* n'englobe de loin pas tous les éléments de la forme langagière des manuscrits, ce qui peut très facilement prêter à des malentendus.

1.5. Questions de méthodologie: linguistique variationnelle et quantification

La question des domaines de la langue à l'étude en scriptologie nous amène à la caractéristique centrale de sa méthodologie: il s'agit d'une approche pleinement variationniste. Son objectif est de relever et d'interpréter l'usage dans les textes de deux ou plusieurs variantes pour un même paramètre. Son premier but n'est donc pas d'établir le système graphématique de l'état de langue en question ni de reconstituer son système phonologique ni encore de faire l'inventaire de ses marques morphologiques; seuls les graphèmes, phonèmes et morphèmes connaissant des variantes forment l'objet de l'observation scriptologique *stricto sensu*.

Dans cette logique, les deux atlas de Dees, fondamentaux pour la scriptologie oïlique, renoncent à toute structuration explicite de type systémique.⁸ Il est certain que ce n'est pas là leur point fort et que l'établissement des systèmes sous-jacents aurait permis bien entendu une interprétation plus sûre de la variance;⁹ si la vue systémique n'est pas indispensable à l'étude variationniste, elle est très utile, et la scriptologie permet facilement son intégration. Mais la puissance des études scriptologiques se développe non pas dans la description d'un système donné mais dans celle des apparences diversifiées et dans leur interprétation en termes diasystématiques et, également, philologiques.

L'outil essentiel pour décrire cette variation est la quantification, comme nous l'avons déjà mentionné à plusieurs reprises. Or, si la quantification comporte la qualité de fonder une vue objective sur le langage, elle crée de nouvelles contraintes: elle suppose une réflexion particulière sur les paramètres à l'étude qui doivent idéalement être faciles à relever et d'une fré-

8. Cfr. A. DEES, *Atlas des formes et des constructions des chartes françaises du 13^e siècle*, Tübingen, Niemeyer, 1980; ID., *Atlas des formes linguistiques des textes littéraires de l'ancien français*, ibid., idem, 1987; cf. pour l'utilisation ultérieure de ces données la contribution de H. Goebel ici même.

9. Cela ressort par exemple de l'étude sur la *scripta auvergnate* des premiers siècles d'H. CARLES, *L'émergence de l'occitan pré-textuel : analyse linguistique d'un corpus auvergnat (IX^e-XI^e siècles)*, Strasbourg, SLR-ELiPhi, 2011, pp. 372-518 où les formes graphématiques sont structurées d'après le système phonologique pour être interprétées ensuite dans l'évolution de leurs variantes.

quence suffisante pour produire des résultats significatifs.¹⁰ D'un point de vue pratique, la quantification nécessite des outils informatiques et statistiques dont la gestion peut être lourde voire étouffante pour l'interprétation linguistique; là encore, les atlas de Dees, dépourvus non pas de réflexion linguistique mais du moindre commentaire, donnent un exemple très parlant. Les travaux de Hans Goebel, présentés dans ce fascicule,¹¹ montrent en revanche que l'informatique et la linguistique ne s'excluent nullement; mais ils montrent également l'effort exceptionnel que demande une quantification vraiment réussie.

Par ailleurs, l'indispensable quantification crée une contrainte supplémentaire pour les supports philologiques puisqu'elle suppose l'existence d'une version numérisée des textes, si possible sous une forme correctement balisée. La scriptologie repose, plus précisément, sur des données linguistiques qui sont extraites par une voie informatique des textes de départ. Or, les éditions numérisées sont de plus en plus fréquentes en philologie médiévale mais elles sont encore loin d'être généralisées; un projet d'analyse scriptologique doit par conséquent commencer parfois par la numérisation d'éditions existantes voire de nouvelles éditions de textes.

La grande force de la scriptologie est celle de toute linguistique variationniste bien fondée: elle seule est à même de rendre compte de manière adéquate de certains types de variance et permet leur interprétation dans une optique du changement linguistique. Il s'agit donc d'interrogations empiriques et théoriques d'une réelle pertinence. Concrètement, la scriptologie permet de cerner la nature de la variation dans le diasystème de l'écrit médiéval; elle permet de distinguer les variantes purement graphématiques de celles qui ont une implication phonologique et elle prépare l'interprétation de ces usages linguistiques. Sans la scriptologie, une phonologie historique serait impossible et l'étude du diasystème langagier médiéval perdrait son fondement le plus stable. Par ailleurs, nous verrons en quelle mesure la scriptologie soutient le travail philologique et, par là, l'étude et l'interprétation des textes médiévaux.

10. Cfr. M.-D. GLESSGEN, *Les "lieux d'écriture" dans les chartes lorraines du XIII^e siècle*, in «Revue de Linguistique Romane», LXXII 2008, pp. 413-540, notamment chap. 4.2. (*Le choix et le classement des variables linguistiques*, pp. 447 sq.).

11. Cfr. ici H. GOEBL, *L'aménagement scripturaire du domaine d'oïl médiéval à la lumière des calculs de localisation d'Anthonij Dees effectués en 1983: une étude d'inspiration scriptométrique*, pp. 000#.

1.6. *Objets d'observation (iii): temps et espace*

Un dernier aspect définitoire contingent dépend également de la concentration de la scriptologie sur la variance diatopique: cette méthodologie s'applique avec le meilleur rendement aux régions du Moyen Âge européen qui connaissent une variance dialectale de type primaire. Cela vaut pleinement pour la Gallo- et l'Italoromania et d'une manière réduite pour l'Ibéroromania, où la variance diatopique est réduite par la pré-standardisation précoce et les effets de neutralisation linguistique suite à la *reconquista*. La réflexion de type scriptologique a par conséquent son épiceutre en romanistique, pour des raisons émergentes, dans les manuscrits gallo- et italomans médiévaux, entre le milieu du XI^e et le milieu du XVI^e siècle.

Elle peut, bien entendu, trouver des applications au-delà de cet épiceutre: sa portée pour l'espagnol médiéval ressort excellemment de l'étude de P. Sánchez-Prieto¹² et l'ouverture possible sur l'époque pré-textuelle (début IX^e-milieu XI^e s.) est prouvée par H. Carles.¹³ En revanche, une application aux époques antérieures à la Réforme carolingienne ne serait pas possible, étant donné l'absence d'un réseau de centres scriptuaires;¹⁴ pour d'autres raisons, il ne serait pas utile d'appliquer des méthodes scriptologiques à des manuscrits andalous du XIV^e siècle ou à des textes hispano-américains du XVIII^e, vu la faiblesse de la variation dialectale en phonologie; nous avons fait un sondage systématique dans les deux cas, il y a une quinzaine d'années, pour nous rendre ensuite à cette évidence. De la même manière, la scriptologie n'a pas d'utilité pour l'analyse des textes français du XVIII^e siècle, contrairement à ce qui serait possible pour des textes italiens.

La scriptologie est donc une stratégie d'observation qui est fortement liée à ses objets et déterminée par ceux-ci. Les *scriptae*, quant à elles, correspondent dans cette logique à la forme langagière dans le cadre géo-chronologique décrit; il s'agit de langues écrites régionales ou régionalisées,¹⁵ tou-

12. Cfr. ici P. SÁNCHEZ-PRieto BORJA, *Para una historia de la escritura en León, Castilla y Aragón: algunas claves interpretativas*, pp. 000#.

13. Cfr. CARLES, op. cit.

14. Cela vaut d'ailleurs aussi pour les domaines germaniques et anglais, cf. *LautSchriftSprache: Beiträge zur vergleichenden historischen Graphemik*, éd. E. GLASER, A. SEILER et M. WALDISPÜHL, Zürich, Chronos, 2011, notamment pp. 167-83 (A. SEILER, *Litteras superfluas – Zum Gebrauch "überflüssiger" Buchstaben im Althochdeutschen, Altsächsischen und Altenglischen*).

15. Ici intervient donc le critère avancé par les organisateurs de la rencontre vénitienne, qu'il s'agit d'un concept qui oppose la scripturalité régionale et la dialectalité locale («concetto

jours avec la restriction forte que ce concept implique avant tout les paramètres linguistiques qui sont variables dans une logique d'espace.

Il faut prendre en considération une autre restriction encore: nos recherches sur les chartes oïliques tout comme l'étude bibliographique systématique de Paul Videsott sur les *scriptae* de l'Italie du Nord¹⁶ ont montré qu'il existe de très grands décalages dans la distribution des textes dans l'espace et dans le temps. Il n'est pas possible de décrire la *scripta* oïlique vers 1250 dans toutes les régions, d'une manière abstraite et neutre: à cette époque, l'on peut étudier assez bien certains genres textuels dans certaines régions mais d'autres régions restent pleinement dans l'ombre. Pour l'occitan ou l'italien, le constat est peut-être encore plus flagrant. À cause de cette forte variabilité dans la culture de l'écrit, il est impossible de décrire de manière systématique et cohérente le diasystème de l'écrit médiéval.¹⁷

Résumons: le dessein scientifique de la "scriptologie" est l'analyse variationniste de manuscrits médiévaux surtout gallo- et italomans; ces manuscrits peuvent être originaux ou copiés et appartenir à tous les genres textuels; la scriptologie se concentre traditionnellement sur des effets induits par la diatopie et reste par conséquent circonscrite à certains aspects des domaines grapho-phonétique et morphologique.

La *scripta* reflète dans cette logique la forme langagière des manuscrits en question, plus précisément dans leurs caractéristiques soumis à une variance diatopique; les *scriptae* peuvent être considérées comme des variétés régionales d'une langue écrite; mais ce concept implique en même temps une vue très particulière sur les variétés en question.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les données de la dialectologie ne se trouvent toutefois pas au centre de cette observation; l'apport de la scriptologie réside plutôt dans l'étude de l'élaboration des langues écrites, du degré et de la fonctionnalité de leur marquage diatopique (ou, plus généralement, diasystématique) et des phénomènes de la variation synchronique et du changement linguistique en tant que tels.

di scripta – elaborato per render conto della differenza tra la lingua dei testi medievali e le varietà parlate nei loro luoghi di produzione»).

16. Cfr. P. VIDESOTT, *Padania scrittologica: analisi scrittologiche e scrittometriche di testi in italiano settentrionale antico dalle origini al 1525*, Tübingen, Niemeyer, 2009.

17. Cfr. la question soulevée par les organisateurs, où la *scripta* peut trouver une application («in primo luogo, se il concetto di *scripta* sia adeguato per tutte le situazioni, o vi siano alcune aree geografiche o tipi testuali in cui la sostanziale prossimità tra scritto e parlato possa renderlo superfluo»).

2. RÉFLEXIONS SUR LA MÉTHODOLOGIE CONCRÈTE EN SCRIPTOLOGIE

Si la définition de la scriptologie demande une attention certaine, elle nous a semblé réalisable dans le cadre de la présente réflexion; en revanche, il nous semble impossible de résumer l'état des connaissances actuelles en scriptologie ne serait-ce qu'oïlique ni encore celui de son avancement méthodologique.¹⁸ Les raisons en sont différentes pour les deux interrogations: la méthodologie, pour commencer avec le deuxième point, souffre notamment d'une absence de doctrine établie, reconnue et unitaire.

Les travaux scriptologiques ayant pour objet le français médiéval ont surtout été développés par des chercheurs du monde "germanique" – ce qualificatif quelque peu déroutant est justifié dans le cas précis. Ce constat est d'autant plus curieux que le concept de *scripta* a été introduit en 1948 par le belge francophone Louis Remacle; mais depuis, ce sont notamment des Néerlandais, des Suisses, des Allemands, des Autrichiens ou des Danois qui ont déployé une énergie notable dans cette recherche.

Le monde universitaire francophone, en revanche, a développé et développe depuis bien plus d'un siècle une énergie et un savoir extraordinaires dans la description linguistique et philologique des manuscrits concrets; mais cette recherche remarquable reste méthodologiquement coupée des réflexions d'ordre plutôt holistique du monde germanophone, réflexions qui à leur tour ne prennent pas toujours en considération les travaux français sur les manuscrits non-documentaires (c'est-à-dire littéraires ou d'un savoir spécialisé comme la religion, l'historiographie etc.). Il est probable que le choix de la langue ait joué un rôle dans cette coupure puisque de nombreuses publications importantes ont été rédigées en allemand: les *Skriptastudien* 1967 (Th. Gossen), la *Normandische Urkundensprache* 1970 (H. Goebel), *Skripta und Variation* 2003 (H. Völker), les *Luxemburgische Skriptastudien* 2003 (G. Holtus, A. Overbeck et H. Völker) ainsi que la plupart des articles dans les quatre volumes d'actes sur la scriptologie de Trèves, 1995-2005.¹⁹

L'état des connaissances actuelles en scriptologie est encore plus difficile

18. Une synthèse fine et détaillée de la tradition de scriptologie est toutefois fournie par VÖLKER, op.cit., pp. 9-79 (*Am Kreuzungspunkt von Diachronie und Diatopie: die Skriptaforschung als eine Dialektologie überlieferter Texte*).

19. Nous renvoyons dans ce cadre à la bibliographie réunie dans le dossier *L'élaboration philologique et linguistique des «Plus anciens documents linguistiques de la France, Édition électronique»*. Trois études réunies par M.-D. GLESSGEN, D. KIHAI et P. VIDESOTT, in «Bibliothèque de l'École des Chartes», CLXVIII 2010 [mais 2011], pp. 5-94.

à résumer. Puisque tout texte médiéval galloroman relève de la *scripta* et puisque la scriptologie peut intervenir à tout moment dans l'analyse d'un texte donné, il s'agit là d'un savoir fortement éclaté. Toute réflexion sur la localisation d'un manuscrit médiéval est, de par sa nature, scriptologique; presque chaque nouvelle édition de texte nous fournit de nouveaux éléments de localisation et de datation concernant un ou plusieurs manuscrits médiévaux. Mais ces éléments ne s'inscrivent pas dans une méthodologie cohérente et les résultats ne sont répertoriés nulle part de manière systématique et, encore moins, évalués ultérieurement dans une logique d'ensemble. Bien entendu, nous disposons d'excellents répertoires bibliographiques comme ceux de Klapp et de Bossuet et d'outils critiques tout aussi exemplaires dans les revues spécialisées comme la *Romania*, le *Medioevo Romano* ou encore la *Revue de Linguistique Romane*; l'IRHT a certes réuni un grand nombre de dossiers descriptifs et la bibliographie du DEAF s'efforce de rendre compte des résultats obtenus dans ce domaine. Mais dans le cadre de l'étude philologique des 300 manuscrits du *Nouveau Corpus d'Amsterdam* nous avons fait l'expérience douloureuse avec notre très regrettée élève et amie Claire Vachon de combien ces données sont éclatées et non critiques.

Ce qui vaut pour la description des manuscrits vaut également pour l'identification et l'évaluation des paramètres linguistiques qui sont en jeu. Les études sur la régionalité des formes grapho-phonétiques, morphologiques et également lexicales en français ancien sont légion; tout travail sur un texte ou sur un manuscrit donné ajoute de nouvelles informations à ce vaste tableau qui est d'une pertinence immédiate pour les approches scriptologiques. Mais, là encore, nous ne disposons pas d'un lieu de publication où la multitude de résultats existants serait répertoriée et évaluée. Nous avons étudié dans le cadre de nos recherches sur les textes documentaires et littéraires du XIII^e siècle une bonne trentaine de paramètres grapho-phonétiques avec leurs nombreuses variantes – mais dans aucun cas, les descriptions existantes étaient suffisamment précises pour pouvoir placer nos résultats dans un cadre préexistant satisfaisant.

Prenons comme seul exemple les *Skriptastudien* de Gossen qui sont pourtant d'une utilité tout à fait notable: nous avons été obligé de faire des extraits manuels systématiques de l'intégralité du volume et de restructurer le fichier qui en résultait avant de pouvoir utiliser ces données précieuses.

Nous arrivons donc pour ce domaine à deux constats complémentaires:

- (i) Il existe une intense recherche dans la description ponctuelle de *scrip-*

tae définies, autant dans le domaine de la localisation de manuscrits que dans l'étude de la distribution des paramètres linguistiques dans l'espace et dans le temps.

(ii) Cette recherche ne se réclame pas de la scriptologie à proprement parler; ses résultats sont très éclatés et ne s'inscrivent pas dans un cadre descriptif et interprétatif bien établi; par conséquent, ils ne sont pas facilement mobilisables pour des travaux concrets.

3. ÉTUDES DE CAS

Les méthodes et résultats liés aux *scriptae* de l'ancienne langue française sont donc très riches mais peu maniables et peu systématiques. Devant ce constat, nos propres travaux en scriptologie ont toujours en vue l'objectif d'augmenter les éléments de cohésion et de description systématique. Nous souhaiterions présenter par la suite très brièvement l'avancement de nos travaux dans ce domaine, tout en sachant que nous sommes encore très loin d'avoir atteint tous les objectifs que nous nous sommes posés.

3.1. *Les "lieux d'écriture" dans les 'Plus anciens documents linguistiques de la France' (DocLing)*

Le point de départ de nos recherches a été, en 1999, un sondage sur les textes documentaires français en Lorraine à l'époque médiévale.²⁰ Nous avons été surpris par le grand nombre de documents existants, près de 400.000 pages manuscrites écrites en français pour la seule région de la Lorraine, entre 1300 et 1500;²¹ nous avons ensuite réfléchi à la meilleure manière d'exploiter ce trésor pour la linguistique historique; en conclusion, il nous a semblé que l'indéniable stéréotypie des genres textuels documentaires et les fortes interdépendances entre les différentes régions nous obligeaient à décrire avant tout les débuts de la scripturalité documentaire dans le domaine d'oïl. Cela nous a mené en fin de compte à poursuivre l'idée de notre maître Jacques Monfrin d'éditer et d'étudier les plus anciens actes originaux en langue d'oïl, projet qui nous occupe à présent depuis une bonne décennie. Son successeur, Françoise Vieliard, s'est join-

20. Cfr. *Das altfranzösische Geschäftsschrifttum in Oberlothringen: Quellenlage und Deutungsansätze*, in *Skripta, Schreiblandschaften und Standardisierungstendenzen*, éd. K. GÄRTNER, G. HOLTUS, A. RAPP et H. VÖLKER, Trier, THF, 2001, pp. 257-94.

21. Cfr. *ibid.*, p. 268.

te à nous dans cette entreprise et a mis à notre disposition les matériaux de J. Monfrin, tout en réfléchissant avec nous sur la meilleure exploitation possible de ces documents. Actuellement, elle a choisi de se concentrer sur l'édition des documents conservés dans le département de l'Aisne, en laissant le suivi de la collection à son propre successeur, Frédéric Duval.

De notre côté, nous avons entrepris avec plusieurs jeunes chercheurs l'édition ou la réédition de quelques séries départementales, soutenu depuis 2004 par notre élève Dumitru Kihai, particulièrement intéressé par les aspects paléographiques et diplomatiques.²² Les aspects d'encodage et d'analyse informatique ont retenu particulièrement notre attention puisque nous sommes convaincu de la nécessité d'une approche quantitative dans toute étude de variation linguistique.

Il s'agit donc là d'une entreprise vaste et ouverte et qui a la chance de compter sur de nombreuses collaborations, naturellement avec l'École des Chartes, mais également en d'autres "lieux" de la recherche actuelle comme Aberystwyth, Bolzano, Munich ou encore Stuttgart.²³

Actuellement, nous avons mis à disposition sur le serveur de l'Université de Zurich environ 1100 actes édités d'après nos critères, à la fois diplomatiques et interprétatifs (selon le principe du double encodage médiéval et moderne que nous avons développé et qui est devenu possible grâce aux moyens informatiques).²⁴ Notre premier objectif dans la description linguistique de ces documents est d'ordre scriptologique: nous essayons d'identifier pour chaque charte son "rédacteur", entendu comme l'individu ou l'institution responsable de sa rédaction. Il ne s'agit pas là du scribe qui a écrit le texte – que nous prenons naturellement également en considération – mais d'une entité intersubjective et plus étendue dans le temps, que nous appelons "lieu d'écriture". Nous avons pu montrer à l'exemple du corpus de la Meurthe-et-Moselle (2008) qu'il existe des lieux d'écriture d'une certaine importance comme, dans ce cas concret, les chancelleries des comtes de Bar ou des ducs de Lorraine ou les *scriptoria* des évêchés et de certaines grandes abbayes (comme Sainte Marie-aux-Bois) et que ces lieux

22. Dans le cadre de sa thèse, *Écriture et pouvoir au XIII^e siècle en Champagne. Identification des principaux lieux d'écriture* (Zurich-Strasbourg, ms., 2011), D. KIHAI a mis en place une grille descriptive pour les paramètres paléographiques et diplomatiques des chartes.

23. Cfr. GLESSGEN-KIHAI-VIDESOTT, op. cit.

24. Cfr. *Les plus anciens documents linguistiques de la France. Édition électronique*, Collection fondée par J. MONFRIN, poursuivie par M.-D. GLESSGEN, en collaboration avec F. VIELLIARD et O. GUYOTJEANNIN, en partenariat avec P. VIDESOTT, www.mediaevistik.uzh.ch/docling, 2009.

d'écriture connaissent des particularités scriptologiques autant que paléographiques clairement identifiables.

Nous pensons que le concept du “rédacteur” ou “lieu d'écriture” introduit une dimension nouvelle dans la description de l'ancienne langue puisqu'il se place à un niveau intermédiaire entre l'individu qu'est le scribe et une région géolinguistique plus ou moins déterminée, souvent tout aussi anachronique qu'arbitraire. Bien entendu, une ville comme Nancy pouvait connaître plusieurs “lieux d'écriture” en ses murs (notamment le duc de Lorraine, plusieurs *scriptoria* ecclésiastiques ainsi qu'un certain nombre de scribes non rattachés à une institution); en revanche, un “lieu d'écriture” pouvait être délocalisé comme cela était le cas de toutes les grandes chancelleries princières. Le lieu d'écriture introduit ainsi d'emblée une dimension socio-culturelle et diastatique dans le paysage jusqu'ici uniquement diatopique des *scriptae* médiévales.

Les rédacteurs ou les lieux d'écriture ne sont jamais mentionnés dans les actes médiévaux, contrairement à leur auteur, leur sigillant ou, éventuellement, leur récepteur ou leur disposant. Mais les chartes ne mentionnent pas non plus le scribe ni le bénéficiaire de l'acte (entendu comme le personnage à qui profitait la rédaction du document écrit) et elles restent toujours silencieuses sur leurs conditions de genèse, toutefois constitutives pour leur action juridique et pragmatique. Après de longs travaux, nous sommes arrivés à la conclusion que les lieux d'écriture ont été bien présents pour les acteurs de l'écrit médiéval qui savaient reconnaître l'origine des documents au moins à l'échelle régionale. Nous avons pu identifier des cas d'imitation d'un autre lieu d'écriture et nous avons même pu relever quelques indications d'ordre réflexif à ce sujet (dans tel *vidimus*, l'on parle d'une charte reconnaissable comme ayant été rédigée dans les “lettres” de tel évêque).

Jusqu'ici, nous avons identifié avec D. Kihäi, Sarah Tinner et Anne-Christelle Matthey les rédacteurs d'environ 700 chartes de la Champagne, de la Lorraine et de la Franche-Comté et nous en avons décrit, en grande partie, les caractéristiques paléographiques et linguistiques. Notre recherche n'est certes pas achevée mais nous pouvons d'ores et déjà conclure que les grands lieux d'écriture forment les noyaux du réseau scriptologique. Il existe de nombreux “petits” lieux d'écriture (avec un ou deux scribes permanents) et une multitude de lieux que nous appelons “non constitués” (donc un scribe travaillant de manière ponctuelle pour tel seigneur ou telle institution ecclésiastique). Mais même si ces “lieux” petits ou non constitués connaissent des caractéristiques linguistiques bien reconnaissables (notamment par un plus fort degré de régionalité et par un plus faible degré

de latinisation), la formation de nouveaux scribes et de nouveaux modèles linguistiques se place essentiellement dans les grands lieux d'écriture. Ces grands centres de l'écrit constituent ainsi la colonne vertébrale de l'histoire des langues écrites.

Les paramètres grapho-phonétiques et morphologiques des lieux d'écriture sont naturellement soumis à l'évolution dans le temps et à la variance en synchronie, tellement caractéristique de l'écrit médiéval. Cette variance est toutefois infiniment plus restreinte et dominée de ce qu'ont pu faire croire les études scriptologiques prenant en considération, de manière parallèle, les documents d'une région donnée, sans distinction de leur origine précise. Cela ressort très clairement d'une comparaison de nos données avec les *Skriptastudien* de Gossen ou les deux *Atlas des formes* d'A. Dees. Au XIII^e siècle, le domaine d'oïl est en fait parsemé d'une multitude de petits centres dont chacun développe une norme quelque peu individuelle. C'est une forme de codification pluricentrique à l'intérieur d'un même territoire. Le dialogue entre ces nombreuses normes microscopiques mènera aux XIV^e et XV^e siècles à la forme du français standard qui s'imposera par la suite.

Le rôle de la mégapole Paris avec ses innombrables abbayes et cours princières est indéniable dans ce processus. À Paris se concentrent dès le XIII^e siècle les processus de neutralisation qui englobent également les lieux d'écriture des régions avoisinantes; nous avons pu observer par exemple que la partie occidentale de la Champagne s'inscrit pleinement, dès cette époque, dans les logiques de la *scripta* parisienne. Les lieux d'écriture sont par conséquent bien plus difficiles à cerner d'un point de vue linguistique qu'en Lorraine ou en Franche-Comté.

Nous avons comme objectif d'identifier dans les trois années à venir avec D. Kihai tous les grands lieux d'écriture du Nord-Est du domaine d'oïl et de les décrire d'un point de vue graphématique et morphologique. Parallèlement, notre partenaire de projet, Paul Videsott, mènera à bien son analyse des 100 premières chartes françaises de la Royauté française, ce qui permettra pour la première fois une comparaison fondée entre la *scripta* parisienne et royale et différentes *scriptae* régionales.

3.2. *Le Nouveau Corpus d'Amsterdam' (NCA)*

Si les chartes fournissent un précieux champ d'investigation, il est vrai que la recherche en linguistique historique se fonde essentiellement sur des textes non-documentaires. Pour pouvoir allier les différents domaines,

nous avons entrepris dès 2006 une étude des 300 manuscrits du *Nouveau Corpus d'Amsterdam*. D'un point de vue philologique ce corpus n'est pas très satisfaisant mais les transcriptions sont malgré tout assez fidèles et ce corpus dispose d'un balisage morphologique manuel unique. Nous avons commencé, aidé notamment par Claire Vachon, par une description philologique des manuscrits et éditions en question pour établir leur datation respective ainsi que les éléments de localisation donnés surtout par A. Dees, par le DEAF et par les éditeurs de textes.²⁵ C'est là que nous avons pris conscience combien ce domaine manque de données sûres et bien établies; à plusieurs reprises, nous avons eu la chance de recourir à l'érudition et à la mémoire de notre ami Gilles Roques qui, comme autrefois Bernhard Bischoff pour les manuscrits carolingiens, est le garant d'un savoir de référence inégalé.

Une fois cette grande opération descriptive terminée – mise à disposition par Achim Stein sur le serveur de l'Université de Stuttgart –, nous avons entrepris, toujours avec Claire Vachon, l'étude scriptologique des manuscrits supposés de l'Est du domaine d'oïl.²⁶ Et c'est là que nous avons découvert la grande imprécision qui règne dans la description des paramètres linguistiques utilisés en localisation: dans quelles régions trouve-t-on le graphème <k> et avec quelle fréquence? quelle est la distribution précise et quantifiée du type *genre vs gendre*? quels sont les paramètres linguistiques qui ont une quelconque pertinence pour la régionalité de l'écrit oïlique? Autant de questions pourtant très basiques que nous avons dû poser dans cette première phase de l'analyse, sans avoir pu trouver des réponses faciles à chacune d'entre elles.

Nous avons toutefois pu commencer la description des caractéristiques régiolectales des manuscrits non-documentaires (surtout littéraires, religieux et historiographiques) en nous basant sur les résultats de nos études sur les chartes: nous avons ainsi pu confirmer l'importance de la neutralisation dans les régions avoisinant Paris; nous avons pu distinguer les paramètres linguistiques qui sont plus ou moins marqués régionalement; nous

25. Cfr. M.-D. GLESSGEN-X. GOUVERT, *La base textuelle du 'Nouveau Corpus d'Amsterdam': ancrage diasystématique et évaluation philologique*, in, *Le Nouveau Corpus d'Amsterdam*, éd. P. KUNSTMANN et A. STEIN, Stuttgart, Steiner, 2007, pp. 51-84; les travaux de X. Gouvert ont été intégralement revus et corrigés par la suite par C. Vachon.

26. Cfr. M.-D. GLESSGEN-C. VACHON [†], *L'étude philologique et scriptologique du 'Nouveau Corpus d'Amsterdam'*, in *Actes du XXVI^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, València, septembre 2010, éd. E. CASANOVA et C. CALVO RIGUAL, Berlin-New York, De Gruyter, sous presse.

avons pu voir en quelle mesure le marquage régional est présent dans les différents manuscrits; et nous avons pu entrevoir un marquage régional plus fort dans les textes religieux que dans les textes profanes, ce qui introduit une dimension diaphasique dans les études sur la *scripta*.²⁷ Pour aller plus loin, il faudra étudier de plus près chaque texte et manuscrit et établir ensuite les correspondances avec les chartes originales; éventuellement, il sera même possible de rattacher les manuscrits non-documentaires à certains lieux d'écriture identifiés auparavant.

Cette recherche a été brutalement interrompue au mois de mai de cette année par le décès prématuré de notre amie Claire Vachon; nous espérons pouvoir porter à la publication dans les meilleurs délais les importants relevés qu'elle venait d'achever. Par ces travaux, C. Vachon a su prouver d'ores et déjà que la scriptologie peut connaître un développement très porteur dans cette voie et qu'elle peut ainsi rejoindre la tradition philologique qui partage ses préoccupations principales.

4. CONCLUSIONS

Pour les recherches à venir, il nous semblerait utile de développer une description systématique et quantifiée des variables autant graphématiques que morphologiques de l'ancienne langue oïlique et de déceler les dimensions diastratique et diaphasique dans ses *scriptae*. Nous avons toutefois essayé de trouver une réponse préliminaire aux questions incisives qui ont été soulevées par les organisateurs de la rencontre vénitienne. Dans cette optique, nous supposons:

1) que l'hétérogénéité linguistique des textes est due de manière intrinsèque à la variance propre à toute expression linguistique non standardisée (ce qui vaut donc autant pour l'oral que pour les textes écrits dans une langue en voie de standardisation); la superposition de différentes strates linguistiques générée par les copies augmente partiellement cette hétérogénéité mais elle introduit en même temps un élément de neutralisation (l'effet "tache d'huile" de H. Goebel);²⁸

2) que les textes médiévaux demandent des analyses linguistiques très

27. Cfr. *ibid.*

28. Cfr. «Inoltre se, nel caso di tradizioni complesse, l'eterogeneità linguistica dei testi vada attribuita alla sovrapposizione di diversi strati nel processo di copia oppure al carattere naturalmente composito della *scripta*».

systématiques et quantifiées avant de pouvoir être utilisés de manière sûre pour la reconstruction de l'histoire des variétés romanes;²⁹

3) que l'oral médiéval est – d'après une étude personnelle en cours – bien plus présent dans les textes notamment documentaires de ce qui a été décelé jusqu'ici, mais davantage dans les éléments pragmatiques que dans la variation diatopique;³⁰

4) que l'interaction scriptologique entre les différentes régions en synchronie et les dynamiques présentes dans les traditions textuelles ne pourra être clarifiée, dans le domaine d'oïl, que sur la base d'études ultérieures;³¹ notre étude sur le NCA a porté de premiers résultats dans ce domaine, en attribuant un rôle particulièrement fort au dernier copiste d'un manuscrit.

Que pouvons-nous conclure, enfin, sur la valeur épistémologique de la *scripta* et sur l'apport de la scriptologie à la linguistique historique et à la philologie? Notre conviction est qu'une vision scriptologique est indispensable pour décrire de manière adéquate et d'un point de vue linguistique les manuscrits médiévaux gallo- ou italomans. Un peu comme la typologie pour la linguistique générale, la scriptologie est pour la linguistique médiévale et pour la philologie une méthodologie à laquelle il est impossible de se dérober aujourd'hui. Elle ne fournit jamais qu'une vue partielle sur les manuscrits et les textes mais cette vue est indispensable à leur interprétation.³²

Le concept de *scripta* renvoie donc de manière intrinsèque à une dimension interprétative qui est constitutive des textes médiévaux; cette dimension a son importance dans la description et dans l'interprétation de l'histoire des langues écrites, dans l'histoire de leur élaboration et dans l'histoire des langues tout court. Elle devrait être co-présente à toute autre forme d'interprétation – mais elle ne devrait naturellement jamais se clore sur

29. Cfr. «Per quanto riguarda il rapporto tra *scripta* e storia linguistica, occorre domandarsi in che misura i testi antichi possano contribuire alla ricostruzione dell'evoluzione complessiva delle varietà romane e quale ruolo svolgano in questa ricostruzione le varietà dialettali moderne».

30. Cfr. «se la distanza tra scritto e parlato sia da ritenersi incolmabile, o se sia invece possibile sulla base delle testimonianze scritte attingere al parlato delle aree relative».

31. Cfr. «come si debba interpretare, nelle situazioni antiche, la combinazione fra le dinamiche orizzontali (la pressione della varietà "accentratrice") e quelle verticali (la viscosità della tradizione)».

32. Cfr. «Non si può, infine, eludere il tema dei rapporti fra studi scriptologici e prassi filologica, interrogandosi sulle conseguenze che il concetto di *scripta* può o deve avere sull'edizione dei testi, in particolare sulla loro resa grafica, e sull'aiuto che la scriptologia può fornire alla localizzazione, alla datazione e all'interpretazione dei testi».

TRAJECTOIRES ET PERSPECTIVES EN SCRIPTOLOGIE ROMANE

elle-même. C'est un outil non pas auto-suffisant mais indispensable. C'est donc ici que réside, à notre avis, la «legittimità stessa del concetto di *scripta*». ³³

MARTIN-D. GLESSGEN
Universität Zürich
glessgen@rom.uzh.ch

33. Pour reprendre une dernière fois les termes des organisateurs du colloque de Venise.